

I

La longue cohorte de l'Armada s'étirait de plus en plus sur la route 234. Cette fois le départ pour Cuba devenait une réalité. Les cinq mille hommes et tout le matériel du régiment d'Aragon faisant partie de la 6^e Armada, avaient quitté leur casernement de Teruel deux jours auparavant en direction de la mer. Cette longue marche les mènerait jusqu'au port de Valencia el Grao où ils embarqueraient aussitôt pour l'Amérique. Le commandant en chef du régiment avait donné comme objectif pour le premier jour, le passage du col Escandón situé à vingt-trois kilomètres de Teruel et à plus de 1200 mètres d'altitude. Ce premier test fut positif, l'avancée de la colonne se faisait suivant les prévisions et la longue descente qui suivrait, mènerait la troupe à l'embarquement une semaine plus tard. Ce qui réjouit le régiment tout entier et fit oublier aux hommes de troupe qui marchaient, leurs petits bobos.

L'avant-garde composée d'un peloton à cheval ouvrait cette longue marche avec chaque jour la mission première de trouver l'endroit de l'étape du soir, la nourriture et l'eau pour les chevaux et les mulets. Le gros de la troupe s'installerait pour la nuit à proximité. Suivant ce premier groupe, venait le carré des officiers, tous à cheval, accompagnés de la voiture du général commandant en chef de l'Armada et de quelques charrettes d'intendance contenant les malles de l'état-major, son armement et ses réserves propres. Les officiers en tenue de campagne

avançaient en rangs épars en parlant haut et fort. Fièremment campés sur leurs chevaux, ils jetaient des regards méprisants aux rares paysans qui les regardaient passer, le menton appuyé sur le manche de leur outil.

Le groupe ne se reformait en alignement parfait qu'à chaque traversée de village. Puis section par section suivaient les hommes de troupe, les caissons de l'artillerie tirés par des mulets et les canons démontés de leur affût portés à dos de bêtes. Enfin dans les chariots lourds tirés par des bœufs, tout le reste du matériel suivait. A intervalles réguliers deux officiers quittaient le groupe de tête et redescendaient la colonne jusqu'à l'arrière-garde pour s'informer des problèmes de leur section, invectiver les traînards et surveiller la bonne marche de la troupe. Ils en profitaient également pour envoyer leurs ordonnances chaparder dans les vergers et les vignes voisinant la route. Ce dispositif d'armée en marche était le même depuis l'époque des conquêtes de l'Empire et s'adaptait à tous les genres de climat, de terrain de montagne ou de terre vierge.

* * *

En cet automne de l'année 1894, l'armée espagnole toute entière avait les yeux tournés vers l'ouest, vers cette grande île des Antilles de 115 000 kilomètres carrés : Cuba. Découverte par Christophe Colomb en 1492, elle devint possession espagnole depuis cette date. Lors de la conquête de l'île, habitaient différents groupes d'indiens coexistant jusque-là pacifiquement. Leur nombre fut estimé à six cent mille et la plupart étaient agriculteurs. Mais les conquérants espagnols en important avec eux d'Europe certaines maladies contagieuses, la variole ou la malaria, provoquèrent la mort en peu de temps de cette population locale. La déstructuration de leur mode

de vie traditionnelle et la sous-alimentation, décima la plupart d'entre eux et cinquante ans plus tard, ils n'étaient plus que quelques milliers. Néanmoins, par une importation massive d'esclaves venus d'Afrique, Cuba arriva bientôt au premier rang des exportateurs de sucre de canne et se spécialisa dans cette monoculture au détriment du café. La traite des noirs se poursuivit sur l'île jusqu'à la fin des années 1860 et plus de cinq cent mille esclaves travaillèrent dans les grandes exploitations agricoles. Le port de La Havane devint rapidement le lieu de rassemblement des navires et galions chargés d'or, avant leur traversée de l'Atlantique vers l'Europe.

L'archipel des Caraïbes devint entre-temps le repaire des corsaires et pirates qui sévissaient de façon permanente en s'attaquant aux navires de commerce. Par sa situation géographique à la porte du Nouveau Monde, l'île de Cuba occupait une position stratégique dans les Caraïbes qui attira la convoitise des puissances coloniales européennes.

Cuba fut la dernière colonie espagnole des Amériques à obtenir son indépendance. Durant cette époque l'élite créole ne souhaitait pas remettre en cause le système esclavagiste qui faisait sa prospérité. Les révoltes d'esclaves furent durement réprimées quand la première guerre d'indépendance éclata en 1868. Elle porta le nom de guerre de 10 ans et se termina par la défaite des revendications indépendantistes.

Et voilà que de nouveau ses habitants s'insurgèrent contre l'autorité du Roi Alphonse XIII encore enfant. Durant quelques années le pays fut dirigé par la régente Marie-Christine d'Autriche, depuis la mort du roi Alphonse XII. Elle fut mal conseillée par des généraux ambitieux, au pouvoir tout militaire illimité, qui ne pensaient qu'à écraser cette rébellion qu'ils sentaient soulevant tout le peuple cubain. Depuis le début du 19^e siècle, l'empire colonial espagnol s'effritait dans la quasi-totalité de ses colonies américaines. A Cuba les idées

d'indépendance couraient un peu partout dans la population et dans la classe politique, surtout depuis la première révolte qui venait de durer 10 ans.

Toutefois le capitaine général de île, Campos, en pratiquant une politique de pacification, permit de retrouver durant quelque temps une certaine quiétude. Avec la constitution des partis politiques et la formation de groupes indépendantistes, l'agitation devint permanente dans toute l'île. Soutenus par les Etats-Unis, des Cubains révoltés débarquèrent dans l'île à la Playita de Cajobabo, avec comme objectif de chasser les royalistes espagnols. Ils étaient commandés par le général Máximo Gomez, un stratège dominicain. Ce fut aussitôt ce qui s'appela le Soulèvement de Baire et le début d'une nouvelle insurrection de la zone Est de Cuba, qui finit par s'étendre à l'île toute entière. Le peuple cubain voulait obtenir plus de droits politiques et l'abolition réelle de l'esclavage.

La puissance espagnole tenait en grande partie aux richesses tirées de ses colonies américaines. Seule Cuba resta en dehors des mouvements qui secouèrent l'Amérique espagnole. La bourgeoisie créole de l'île ne voulait pas l'affranchissement des esclaves et craignait des révoltes comme à Haïti. A partir de 1860 la majeure partie du sucre était exportée vers les Etats-Unis. Toute l'industrie cubaine était investie par des capitaux américains et en 1895, cinquante millions de dollars étaient déjà dans l'économie cubaine. Alors la guerre d'indépendance éclata, dirigée par des vétérans de la guerre de 10 ans. A peine un jeune patriote nommé José Marti fut-il nommé général de cette armée de libération, qu'il fut tué au combat.

Face à cette révolution armée qui se préparait, l'Espagne envoya aussitôt un corps expéditionnaire et cette guerre s'appellera la Guerre de 95. Le régiment d'Aragon fut dans les premières unités à partir. D'autres forces armées convergèrent elles aussi vers la mer et embarquèrent de Santander, de Bar-

celone ou de Malaga pour atteindre Cuba et Porto Rico. Ces deux îles étaient convoitées par l'expansionnisme colonial des Etats-Unis. L'exemple d'indépendance venait de la République Dominicaine qui avait réussi à chasser les troupes royalistes espagnoles en 1865.

* * *

Felipe Gasca n'avait pas choisi le métier des armes par goût, ni pour l'uniforme militaire qu'il portait pourtant avec élégance. Son destin ne s'était fait que lors d'une rencontre avec un officier vétérinaire qui sut le convaincre. Dernier-né d'une famille de cinq enfants, vivant en pleine montagne aragonaise, il ne connaissait que peu de choses du monde et n'avait jamais été plus loin que Saragosse. Le petit village où il vit le jour dominait la vallée du Rio Gallego et s'appelait Javierre. Blotti au pied d'une montagne sauvage, son église romane domine le piton sur lequel il est construit. Le petit Felipe passa les premières années de sa vie à vagabonder dans les prés et les bois, au gré de sa curiosité et de ses envies.

Les Pyrénées centrales forment au nord une haute barrière dont la frontière avec la France suit les sinuosités de la crête. La montagne s'étage en deux types de paysages très divers. Au sommet la masse granitique de ses couches superposées balafre des falaises de vertige sans végétation, au pied desquelles la forêt sombre habille les moraines de sa masse laineuse. Puis une série de plateaux parsemés de casses sont souvent entrecoupés de vallées profondes. Ce haut versant se double d'une série de contreforts profondément entaillés au cours des millénaires par le ruissellement des glaciers. Ce relief tourmenté perd peu à peu de son altitude jusqu'à la vallée de l'Ebre, au cœur de la région ayant pour capitale Saragosse.

La famille de Felipe vivait du peu de revenus d'une terre maigre et ingrate. Un peu de grains, juste assez pour nourrir la volaille et le cochon, deux vaches et puis quelques moutons, juste de quoi ne pas mourir de faim. Une culture en terrasses sur les pentes en relief où la rocaïlle cède la place à une terre travaillée à la main. Durant l'été les bêtes montaient en estive, disputant les maigres herbages aux bêtes sauvages de la montagne. C'est au cours de sa première transhumance que Felipe découvrit les merveilles de la montagne. La solitude y est somptueuse dans ces hauteurs isolées, quand le lever du soleil et le crépuscule les inonde de mauve, de pourpre et d'indigo. Au nord un seul horizon grandit avec l'ombre épaisse de la haute chaîne. Il n'avait que six ans mais il était grand pour son âge et déjà fort. A l'occasion du départ pour estiver en haute montagne, les habitants de Javierre rassemblaient toutes leurs bêtes, ce qui était l'occasion d'une fête qui se perpétuait d'année en année. Les deux grands frères de Felipe l'initièrent au plaisir de la découverte chaque année renouvelé. A la musique des sonnailles le troupeau se rassemblait sur la place du village. Ils attendaient d'autres troupeaux venus de la vallée avant que la procession prenne le sentier menant aux hauts-plateaux de l'estive.

Le grand-père de Felipe s'appelait Braulio et lui aussi montait en suivant le troupeau, mais à son rythme et en ménageant ses forces. Il avait passé sa vie à l'hacienda de Maître Don Longo, là où justement son propre père était palefrenier, en s'occupant des chevaux. Felipe aimait bien son grand-père et écoutait avec attention tout ce qu'il racontait. Et il en connaissait des choses le grand-père ! L'enfant avait entendu dire qu'il était guérisseur mais n'avait pas compris ce que ça voulait dire. Il remarqua seulement lors de cette première transhumance que Braulio ramassait des plantes et les rangeait avec soin dans sa besace. Le père de Felipe travaillait lui aussi à l'hacienda.

Un peu de braconnage dans les bois et dans les ruisseaux de montagne, venait de temps en temps améliorer l'ordinaire quotidien.

Felipe dès qu'il en eut l'âge fut placé chez l'éleveur de chevaux et de mulets qui fournissait l'armée. L'hacienda de Maître Don Longo était la plus belle maison du village. Situées un peu à l'écart, ses écuries encadraient une cour immense plantée d'arbres de montagne à feuilles persistantes. Depuis des générations, la plupart des gens qui y travaillaient étaient des habitants du village. Felipe fut bientôt capable de s'occuper de bêtes souvent rétives, mais pour lesquelles il avait une réelle attirance. Avec beaucoup de patience renouvelée il arriva bientôt à faire manœuvrer facilement les juments poulinières de leur box aux prés plus ou moins éloignés du haras.

Une vingtaine de palefreniers travaillaient aux écuries de Maître Don Longo. Chaque jour sitôt les bêtes sorties, ils nettoyaient les box des étalons et des baudets, remplissaient leurs mangeoires de grains et leurs râteliers de foin. Au fond de la cour une montagne de fumier gagnait chaque semaine un étage en hauteur, jusqu'à son évacuation dans les champs environnants avant la pousse de l'herbe de printemps. Ces animaux énormes avaient plutôt mauvais caractère et n'hésitaient pas à se défier les uns les autres. Les juments étaient beaucoup plus pacifiques, sauf quand on essayait de les séparer de leur poulain. Felipe avait tout juste douze ans quand il se risqua pour la première fois à monter l'une des juments. A cru sur sa préférée, l'animal docile se laissa guider par la voix pour le plus grand plaisir de l'adolescent.

Juan un jeune du village travaillait au haras depuis quelques années, il venait d'avoir dix-huit ans et ne rêvait que de conquêtes en faisant une carrière militaire dans la cavalerie. Il était pour Felipe comme un grand frère.

« Tu verras que toi aussi tu auras envie de devenir cavalier dans l'armée du Roi. Attends d'aller pour la première fois dans la cour de la caserne de Saragosse au moment de l'exercice ! C'est quelque chose de voir la troupe manœuvrer ! Tu en seras enthousiasmé ! »

Felipe ne se voyait pas du tout galoper sabre au clair, sus à l'ennemi. C'était encore confus dans sa tête, mais il se trouvait bien dans sa montagne au milieu de l'élevage.

* * *